La marche urbaine : un outil pour appréhender les émotions a Johannesburg ?

Chrystel Oloukoi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdg/576>

DOI : 10.4000/cdg.576

ISSN : 2107-7266

Éditeur

UMR 245 - CESSMA

Référence électronique

Chrystel Oloukoi, « La marche urbaine : un outil pour appréhender les émotions a Johannesburg ? », *Carnets de géographes* [En ligne], 9 | 2016, mis en ligne le 30 novembre 2016, consulté le 19 avril 2019.
URL : <http://journals.openedition.org/cdg/576> ; DOI : 10.4000/cdg.576

La revue *Carnets de géographes* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

LA MARCHE URBAINE : UN OUTIL POUR APPREHENDER LES EMOTIONS A JOHANNESBURG ?

Chrystel OLOUKOI

Ecole normale Supérieure de Paris

Etudiante en géographie

chrystel.oloukoi@gmail.com

Résumé

Cet article traite de l'usage des marches urbaines en tant que méthode d'enquête de terrain à Johannesburg, à partir d'un mémoire sur les nuits, comme objets de désir, mais aussi de peur. Les marches urbaines ont été l'occasion d'observer *en situation*, le rapport de mes interlocuteurs aux espaces nocturnes. Marcher la nuit à Johannesburg ne va cependant pas de soi. L'étonnement a été une émotion cruciale pour faire accepter cette méthode, tout en me permettant un retour réflexif sur celle-ci. En miroir de l'entretien, l'usage des marches urbaines visait à accéder à une connaissance qui passe par la verbalisation, tout en laissant place à l'analyse d'autres signes et modes de communication, corporels notamment. Entre malaise, peur, déception et plaisir, les marches urbaines sont une mise en question des espaces nocturnes de Johannesburg, en même temps qu'un « procès d'appropriation » (de Certeau, 1980).

Mots-clés : marches urbaines, espaces nocturnes, émotions (étonnement, peur), réflexivité, Johannesburg

Abstract

This article deals with the use of a certain kind of walking interview, the urban walks, which I explored in the context of my master's dissertation about Johannesburg's nights as objects of desire and objects of fear. The urban walks allowed me to observe, in situ, the way people interact with urban nocturnal spaces. To walk at night in Johannesburg is, however, quite challenging, in a city characterized by a culture of fear. Astonishment was a key emotion in that regard: it made people willing to participate, but it also allowed reflexive thinking on that methodology. Mirroring the interviews, the use of the urban walks aimed at enriching data, involving certainly verbalization, but also and more importantly, non-representational ways of communicating, allowing for bodies, emotions, senses to be analyzed alongside with words and representations. Navigating between discomfort, fear, disappointment and pleasure, the urban walks question Johannesburg's nocturnal spaces and also allows for some kind of appropriation.

Keywords: *urban walks, nocturnal spaces, emotions (surprise, fear), reflexivity, Johannesburg*

Note de l'auteur

Le terrain de recherche (Janvier-Avril 2015) dont rend compte cet article a été financé grâce au soutien de l'Institut Français d'Afrique du Sud.

Introduction

Dans mon mémoire « Nuits : objets de peur, objets de désir » j'ai analysé Maboneng¹, espace en cours de gentrification dans le sud-est du centre-ville de Johannesburg, en Afrique du Sud, au prisme des imaginaires et des pratiques nocturnes. Maboneng se situe dans le quartier populaire de Jeppestown, sur lequel il ne cesse de gagner du terrain (Figure 1). Comme l'indiquent les termes « peur » et « désir » dans l'intitulé de ce mémoire, imaginaires et pratiques sont profondément informés par l'émotion, définie comme réaction psychophysiologique à un environnement. Or, l'entretien, qui s'est progressivement imposé comme l'outil par excellence des démarches qualitatives en sciences sociales, m'a paru insuffisant pour appréhender la manière dont les émotions de mes interlocuteurs participaient de la production d'imaginaires et pratiques nocturnes spécifiques, et en retour, étaient aussi produites par eux. Ma méthodologie s'est donc enrichie, en plus de l'entretien, de marches urbaines qui sont l'objet de cet article. Dans un premier temps, je reviendrai sur les enseignements tirés d'une inadéquation entre la méthode et le terrain. En raison de cette inadéquation, la méthode, conçue pour saisir des émotions en lien avec la nuit, s'est révélée elle-même productrice d'une émotion : l'étonnement. Dans un second temps, je détaillerai ce que la méthode m'a permis de saisir de la production d'une émotion spécifique : la peur.

¹ Signifie « *place of light* », « lieu-lumière » en sotho.

Figure 1 : Maboneng, un espace en cours de gentrification qui s'étend

MABONENG, UNE LOCALISATION STRATEGIQUE

- Absence de limite officielle, mais des limites officielles tracées par Propertuity
- CBD Autres quartiers du centre-ville limitrophes
- HILLBROW Autres quartiers du centre-ville proches

UNE EXTENSION DE LA GENTRIFICATION

- Bâtiments développés par Propertuity
- Bâtiments acquis, récemment inaugurés ou en construction
- Sens de la conquête foncière
- Arts on Main Premier bâtiment développé
- Hallmark Towers Derniers bâtiments inaugurés

PERMANENCE DE CONTRASTES ET DE TENSIONS DANS MABONENG

- Lignes de contraste fortes
- Insécurité locale (immeubles squattés)
- Habitat majoritairement populaire et dégradé

150m

Réalisation : Chrystel Oloukoï
Source : Site du Maboneng Precinct

Source : Oloukoï, 2015

La marche urbaine : un outil inadapté à mon terrain ?

Marcher (la nuit) à Johannesburg, une entreprise problématique

Johannesburg n'est pas une ville où l'on est censé marcher la nuit. « C'est devenu une banalité de présenter Johannesburg comme une city of crime » déclarait Philippe Guillaume en guise d'entrée en matière de son article, « La violence urbaine à Johannesburg. Entre

réalité et prétexte » (2004 : 188). Des années plus tard, malgré les efforts de la municipalité, et la baisse effective du taux de criminalité, l'image de Johannesburg est lente à évoluer (Guinard, 2014). La culture de la peur, au sens d'une peur permanente qui imprègne les représentations et les pratiques des individus, mais aussi au sens d'un ensemble de pratiques qui l'entretiennent (Smith et Pain, 2012), font de la nuit un espace-temps vidé de toute présence dans les imaginaires. Cependant, une étude approfondie des pratiques spatiales nocturnes permet de nuancer cette vision des espaces nocturnes johannesbourgeois et de mettre en évidence son instrumentalisation dans des rapports sociaux à l'intersection de la classe et de la race² (Dirsuweit, 2002, 2007).

Johannesburg n'est pas non plus une ville où tout le monde est censé marcher, y compris le jour. Il y a un marquage social et racial de la marche qui pèse sur les pratiques des individus : les rues sont majoritairement l'espace des populations précaires et noires (Guinard, 2010, 2014). Ainsi, alors que les gentrificateurs blancs de classe aisée représentaient 14 des 43 personnes interrogées lors des entretiens à Maboneng, un seul a accepté de faire une marche urbaine avec moi.

Enfin, Johannesburg n'est pas une ville où l'on est censé marcher au hasard. La marche y est avant tout pensée comme utilitaire, comme un mode de déplacement par défaut. Il s'agit d'aller d'un point à un autre. Les réactions à mes marches urbaines nocturnes illustrent cette prégnance de la destination dans les pratiques spatiales. Ainsi, lors d'une marche urbaine, James, rappeur et artiste de rue avec qui j'ai réalisé une marche urbaine plus tard, nous a demandé en nous croisant : « *What are you doing?* ». « *Taking a walk* » lui ai-je répondu ; il a alors demandé, avec un air de perplexité absolue : « *Why? Where to?* »³. Dans des géographies mentales marquées par la peur de la criminalité, la marche ne peut être que parcours, trajet contraint et non pas promenade.

Dans ce contexte, le choix de la marche urbaine comme outil méthodologique, dans le cadre de mon mémoire de Master 1, « Nuits : objets de peur, objets de désir », peut sembler inadapté, voire incongru. Les marches urbaines se sont pourtant révélées un choix méthodologique riche d'enseignements.

Parcours, marches, errances : choix méthodologiques

En dépit de sa relative incongruité, la marche sur mon terrain se caractérise aussi, et le paradoxe n'est qu'apparent, par son omniprésence. Jonathan Liebmann, développeur privé à la tête de l'entreprise Propertuity qui possède la plupart des bâtiments dans Maboneng, pose New-York, Berlin et Londres à la fois comme inspirations et normes d'urbanité. Or, la tendance actuelle dans la circulation internationale des normes d'urbanité est à la valorisation des modes de déplacement doux, la marche à pied notamment (Brown et Shortell, 2014 ; Demers et Forest, 2008 ; Speck, 2013). Cependant, cette réappropriation de modèles internationaux à l'échelle locale de Maboneng se caractérise plus par des « parcours » que par des « marches », à destination des classes aisées et moyennes. Les « *Main Street Walks* », parcours diurnes, ou les « *Pubs Crawls* », parcours nocturnes, sont prévus à l'avance, guidés, examinés sous toutes les coutures pour éviter les mauvaises

² L'emploi du terme « race » désigne une réalité sociale et non une croyance en l'existence réelle de races. Cette réalité sociale est particulièrement prégnante dans les rapports sociaux en Afrique du Sud, en raison du legs du régime d'apartheid.

³ « Qu'est-ce que vous faites ? » « On se promène. » « Comment ça ? Pour aller où ? »

rencontres : l'interaction y est toujours négociée, rarement spontanée. A rebours de ces parcours, entièrement déterminés, la méthodologie que j'ai choisie, comme indiqué dans la Figure 2, laissait plus de place à l'improvisation. On peut ainsi distinguer différentes approches non sédentaires en fonction du degré d'improvisation : parcours, marche, promenade, errance.

Figure 2 : Mon approche des marches urbaines par rapport aux différents types d'entretiens non-sédentaires

Toutes les informations en couleur sont des modifications de l'auteur de cet article, à partir d'une typologie originale de Evans et Jones (2011)

Source : Evans et Jones, 2011.

Les modalités de la marche urbaine sont variées, de l'errance au parcours déterminé à l'avance, le rôle du chercheur et de son interlocuteur évoluent, chaque configuration ayant ses problématiques propres. Ce « spectre » d'approches n'est cependant pas aussi linéaire que la typologie ci-dessus le laisse penser : improvisation et spontanéité peuvent surgir dans les parcours, et vice versa. Par exemple, l'appréhension pouvait faire adopter à certains de mes interlocuteurs des parcours délimités. Mes interlocuteurs étaient mis en situation d'improviser un parcours nocturne et si certains se pliaient au jeu de la promenade, voire de l'errance, d'autres se raccrochaient le plus possible à des éléments connus, s'orientant ainsi vers le parcours.

La place accordée à l'initiative de l'interviewé dans la marche urbaine l'inscrit dans une conception qui vise à « dépasser la hiérarchie implicite existant entre le chercheur (détenteur

du savoir) et l'indigène (objet du savoir) pour considérer avec sérieux la connaissance ordinaire (de l'acteur) et rendre compte de sa richesse et de son intérêt. » (Thibaud, 2001 : 7). En effet, la marche urbaine « *n'est pas seulement le déplacement sur le territoire de l'autre, [mais] en même temps un déplacement sur son univers de référence* », ce qui la rapprocherait d'un « *rituel* », pendant lequel la personne interrogée procède à « *l'initiation du chercheur* » (Petiteau et Pasquier, 2001: 65). Néanmoins, la temporalité nocturne change considérablement les paramètres de la marche urbaine. Les espaces urbains nocturnes de Johannesburg sont, précisément, *un non-univers de référence* pour mes interlocuteurs, particulièrement les usagers et habitants qui appartiennent aux classes moyennes et aisées de Maboneng. Leur univers de référence nocturne se compose, pour la plupart d'entre eux, d'une juxtaposition de lieux privés (bars, boîtes de nuit...), reliés par des trajets en voiture le plus souvent. L'espace nocturne y est fondamentalement discontinu. Dans ce contexte, la marche urbaine émerge comme *initiation conjointe* du chercheur et de l'interlocuteur. « *L'interviewé devient guide* » (Grosjean et Thibaud, 2001: 10), mais dans un environnement dont il ne maîtrise pas vraiment les codes. La nuit a en effet la capacité de rendre étranger ce qui est familier (Bureau, 1996 ; Freud, 1985 ; Merleau-Ponty, 1976), ce qui en fait un contexte d'autant plus propre à susciter des sentiments tels que l'angoisse, la peur, l'épouvante, le malaise, etc.

Une émotion produite par la méthode : l'étonnement

Mon protocole méthodologique comprenait un entretien préalable, une marche urbaine, puis une production libre en lien avec la nuit. Les personnes qui ont réalisé l'ensemble des trois étapes ont réagi différemment à chaque outil. L'entretien, méthode assez classique de la recherche académique, ne suscitait pas de réaction particulière. Quand j'en venais aux marches urbaines en revanche, ma demande suscitait la plupart du temps l'étonnement, à la fois dans ses manifestations corporelles (écarquillement des yeux, haussement des sourcils, rires gênés...) et dans ses manifestations verbales (questions sur la méthode, insistance sur le fait qu'ils n'ont jamais fait cela auparavant...). L'étonnement générait en retour un intérêt plus grand pour les marches urbaines, chez mes interlocuteurs, que pour les autres étapes de la méthodologie, renvoyant au statut des espaces nocturnes de Johannesburg comme objets de peur mais aussi de *désir*. Néanmoins, si l'étonnement de mes interlocuteurs a facilité l'acceptation de cette étape de ma méthodologie, il m'a aussi fait prendre conscience du caractère situé de cet outil. En effet, la marche ou promenade urbaine a partie liée avec un contexte urbain spécifique, caractérisé par la densité, la diversité et des distances relativement courtes, qui a fait l'objet d'une valorisation littéraire : de Charles Baudelaire à Walter Benjamin, l'image du flâneur est inséparable de l'imaginaire social lié à Paris. Ainsi, Rachel Thomas écrit dans *La marche en ville* :

*« Dans les années 1830, le flâneur est d'abord qualifié, du fait même de la particularité de ses modes d'attention visuelle, de **spectateur de la vie urbaine**. (...) Lors de ces parcours, il se donne à voir, s'expose, mais se positionne toujours en spectateur désengagé de la vie qu'il observe. Ce régime particulier d'attention visuelle à l'espace, que l'on nomme « flottant », distingue le flâneur. » [propos surlignés par l'auteure] (2007a : 21).*

Le marcheur à Johannesburg, et ce encore plus la nuit, est l'antithèse du flâneur. Son régime d'attention visuelle, loin d'être « flottant », est celui d'un être aux aguets, tendu : son intégrité physique étant potentiellement en danger, il lui est impossible d'être désengagé de son environnement nocturne. « *Notre expérience urbaine est une expérience sensible,*

corporelle, voire charnelle... » écrit Rachel Thomas (2007b : 111). Et de fait, marcher la nuit à Johannesburg est une mise à l'épreuve du corps, sous l'emprise des émotions. Alors que le marcheur de jour met généralement à distance les sons qu'il perçoit, en raison de leur profusion, voire de la saturation sonore en milieu urbain (Thomas, 2007a) ; la nuit, c'est l'inverse qui semble se passer. Le moindre son peut être le signe d'un danger quelconque, de sorte que l'on pourrait parler d'une mise sous tension plus grande des sens la nuit, sous l'emprise de la peur, montrant par là-même que *« l'émotion, dont l'étude reste mineure et récente dans le champ de la sociologie urbaine, [semble effectivement être] un des traits fondamentaux de la marche en ville »* (Thomas, 2007a : 21).

Johannesburg est à beaucoup d'égards une ville de longues distances et de l'automobile, une ville où marcher à pied est le propre des classes sociales qui ne peuvent pas échapper à la rue par la voiture (Dawson, 2006) : dans ce contexte, marcher la nuit à Johannesburg, sans destination en tête, semblait pour mes interlocuteurs relever d'une forme d'excentricité, voire d'inconscience. Le prisme de la distance, ma propre de distance vis-à-vis des codes du lieu (Cresswell, 1996), suscitait donc ici une émotion particulière : l'étonnement. Celle-ci me renvoyait à l'inadéquation de mes attentes à la fois de chercheuse et d'étrangère par rapport au contexte urbain de Johannesburg et me permettait donc de mieux appréhender ce contexte. Dans le même temps, cet étonnement suscitait l'intérêt des enquêtés pour une pratique qui sortait de leur ordinaire. De la sorte, le fait d'être *« out of place »* (1996), étrangère aux règles sociales implicites qui régissaient l'appropriation (ou plutôt ici la non-appropriation) de l'espace urbain la nuit, à Johannesburg, m'a permis de mieux les révéler, en les transgressant.

Marche urbaine et production de la peur

La marche urbaine comme catalyseur de la parole

L'émotion a trait au mouvement, comme l'indique son étymologie et son caractère relationnel : elle est réaction à un environnement qui la suscite d'une manière ou d'une autre, elle ne peut donc se comprendre qu'en *relation avec* cet environnement. En lien avec les travaux qui soulignent l'importance des lieux dans la constitution des identités individuelles et sociales (Anderson, 2004 ; Casey, 2001), il me semblait important de faire une place à l'expérience des espaces urbains nocturnes dans ma méthodologie, afin d'obtenir des données différentes de celles issues de l'entretien, susceptible de le confirmer, le nuancer, voire l'infirmier. Qu'il s'agisse de les arpenter, de se promener, ou d'errer, selon les choix de mes interlocuteurs, les lieux ont alors pour fonction de stimuler la mémoire, mais aussi, de provoquer différentes émotions que l'interlocuteur est en mesure ou non de verbaliser, les silences étant ici aussi importants que les actes de parole. Ainsi, l'acte de marcher fait *« accoucher les pensées »*, pour reprendre l'expression de Botton (2002)⁴ :

« Nous considérons le sensible comme embrayeur de parole et les ambiances locales comme motifs à la verbalisation. (...) Le chercheur fait du cheminement urbain un outil méthodologique car la parole est mise en demeure de s'énoncer au fil des pas » (Miaux, 2008 : 327).

⁴ *« a midwife of thought »*

Cependant, la marche urbaine fait aussi émerger un en-deçà ou au-delà des mots. La fonction paroxystique de la nuit, en tant qu'elle amplifie et met à nu les émotions que suscite la ville, est ce qui a motivé le choix d'une méthodologie qui laissait toute sa place à l'émotion, en recréant les conditions de son émergence. La peur, principale émotion éprouvée lors des marches urbaines, ne marquait pas de la même manière mes différents interlocuteurs, révélant différentes modalités de la production de la peur, entre discours et pratiques, entre mots et expressions corporelles.

Le poids du corps

Tide, jeune femme noire qui réside dans l'immeuble résidentiel *Main Street*, était la première personne avec qui je réalisais une marche urbaine. Lors de l'entretien préalable à la marche, je lui ai présenté une photographie de l'autoroute aérienne qui sépare Maboneng du *central business district* (CBD), centre d'affaire et vitrine du projet moderniste du régime d'apartheid, mais qui, à la suite de sa déségrégation et de son abandon par ses résidents et propriétaires blancs, est entré dans une phase de déclin (Guillaume, 2000). Ce lieu cristallise un ensemble de discours sur le danger, alimentés notamment par les gardes de sécurité de Maboneng, qui déconseillent de s'aventurer au-delà de l'autoroute aérienne la nuit. En dépit de cela, Tide ne trouvait pas cet endroit particulièrement dangereux, parce qu'elle le fréquentait régulièrement de jour. Pourtant, lors de la marche urbaine (Figure 3), elle s'est arrêtée net à la lisière de cette infrastructure, comme physiquement paralysée. Elle l'a alors qualifiée de « *no go area* ». Le lieu lui paraissait menaçant parce qu'il n'y avait plus de gardes et de lumière. Cette manifestation corporelle de l'émotion, et le contraste avec ce qui avait été dit lors de l'entretien, m'a permis de mieux cerner à quel point la peur agrippe les corps et contraint les pratiques urbaines, d'une manière presque viscérale. La marche urbaine a permis la matérialisation d'une limite minimisée voire effacée dans le discours.

Figure 3 : Carte de la marche urbaine avec Tide, un espace nocturne atrophié

Source : Oloukoi, 2015.

La violence de la peur ressentie par Tide face à des lieux qu'elle fréquente pourtant de jour, montre aussi, plus largement, les effets du complexe sécuritaire⁵ de Maboneng sur le rapport à la nuit des résidents. Maboneng, au lieu d'être une fenêtre vers le centre-ville, ce qu'il se propose d'être officiellement, relève plus d'une logique de la clôture mobile : les espaces progressivement absorbés par ce complexe deviennent des espaces « fréquentables ». L'ouverture se fait vers le même et non pas vers l'autre. Cette logique à l'œuvre dans l'appréhension des espaces nocturnes, existe aussi, à un degré moindre, dans l'appréhension par les résidents du quartier, des espaces diurnes.

Le poids des mots des autres

La marche urbaine avec Senzelwe, étudiante noire qui réside à *Remeds View*, dans Maboneng, montre une évolution assez frappante du spectre d'émotions éprouvées, en lien avec les personnes rencontrées. Nous avons débuté la marche urbaine sur Commissioner Street, en bas de son immeuble et nous sommes dirigées vers l'auberge de jeunesse située sur Fox Street. Cette partie de la marche était composée de lieux familiers, fortement éclairés, avec une présence importante de gardes de sécurité, excepté sur Auret Street

⁵ Ensemble de dispositifs solidaires qui visent à la sécurisation d'un espace (gardes, lumières, caméras, barrières...).

(Figure 4), qui relie Commissionner à Fox. Le reste de la marche urbaine s'est déroulé plutôt dans Doornfontein, autre quartier populaire adjacent à Jeppeshtown et Maboneng. Auret Street, et la partie de Doornfontein dans laquelle nous sommes allées se caractérisent par un nombre important d'immeubles squattés par des populations précaires. Pendant toute la première partie de la marche, Senzelwe n'a pas manifesté d'anxiété particulière : son allure s'est faite plus rapide en passant sur Auret Street, où des habitants d'un immeuble squatté discutaient autour d'un feu, moins par peur m'a-t-elle dit, que par sentiment de gêne et de honte. « *I felt like we were intruding on their territory* »⁶ a-t-elle ajouté. Les « squatteurs » sont une catégorie intermédiaire entre ceux qui possèdent un toit et ceux qui n'en possèdent pas. En cela, leur appropriation de l'espace rend compte du même brouillage entre espace public et espace privé que démontrait Djemila Zeneidi (2010) pour ce qui est des sans-abris : certaines portions de l'espace public deviennent des lieux d'habitation, des espaces plus tout à fait *publics*, mais pas totalement *privés* non plus. Cette hésitation entre public et privé explique en partie le trouble éprouvé par Senzelwe en passant dans cette rue et son sentiment d'intrusion.

Figure 4 : Auret Street, immeuble squatté

Cliché : Oloukoi, 29 Janvier 2015 à 22h34.

Cependant, à la lisière où Maboneng laisse sa place à Doornfontein, deux interventions extérieures successives ont contribué à transformer un sentiment d'inconfort passager en peur. Un garde de sécurité tout d'abord, stationné sur Commissionner Street nous a demandé : « *Are you going to La Musa ? Let me come with you* »⁷. Senzelwe a refusé l'offre en le remerciant : à Maboneng, il est assez courant que les gardes de sécurité fassent preuve de zèle concernant la sécurité des passants qu'ils identifient comme résidents ou usagers, contribuant de la sorte au sentiment que marcher en dehors de ce complexe sécuritaire est une prise de risque. *La Musa* est un restaurant situé sur Albertina Sisulu Road qui était sur notre chemin. La proposition du garde de sécurité nous ramenait au caractère saugrenu de notre démarche, dans un contexte où l'on se déplace de lieu en lieu, et non pas juste dans

⁶ « J'ai eu l'impression qu'on pénétrait dans *leur* territoire. »

⁷ « Vous allez à *La Musa* ? Je peux vous accompagner. »

l'intérêt de se déplacer. En passant près de *La Musa*, nous avons été interpellées à nouveau, cette fois-ci par des clients du bar qui fumaient à l'extérieur et que Senzelwe connaissait. Lorsqu'elle leur a expliqué ce que nous faisions, l'un d'eux, Sphelele, avec qui j'ai fait une marche urbaine par la suite, nous a dit : « *Why would you be looking for trouble like that ?* »⁸. Ces deux interventions, celle du garde et celle de Sphelele, par ce qu'elles véhiculaient de peur et de normativité ont insufflé chez Senzelwe et moi-même, une certaine appréhension vis-à-vis des risques potentiels de notre entreprise. Cette appréhension s'est muée au fur et à mesure en véritable peur chez Senzelwe : après *La Musa*, le reste d'Albertina Sisulu Road était assez mal éclairé et se composait d'immeubles visiblement squattés et de petits groupements de personnes sans domicile fixe. Cela se marque sur la Figure 5 par l'apparition d'espaces qualifiés de « *no go areas* » par Senzelwe. C'était peu ou prou le même paysage visuel et sonore qu'Auret Street, mais cette fois, l'émotion principale provoquée chez Senzelwe était moins la gêne ou la honte, que la peur. Un même environnement provoquait une émotion différente, en lien avec deux rencontres successives qui fonctionnaient comme autant de rappels à l'ordre du caractère transgressif de nos actions. Cet exemple d'interaction entre les émotions des passants, de la personne qui réalise la marche urbaine et du chercheur montre comment, lors de la marche urbaine, l'émotion apparaît surtout comme co-construction.

⁸ « Pourquoi allez vous chercher des problèmes comme ça ? »

Figure 5 : Carte de la marche urbaine avec Senzelwe

Source : Oloukoj, 2015

La marche avec Senzelwe avait quelque chose de la mise en abîme. En analysant la montée progressive de la peur en elle, en lien avec des paroles d'autrui qui avaient tout de l'injonction, j'ai aussi pu réaliser l'évolution de mon propre rapport à cet outil méthodologique. En miroir de ce qu'avait éprouvé Senzelwe cette nuit-là, mon appréhension lors des marches urbaines est allée grandissante au fur et à mesure de mon terrain. C'était le résultat d'un discours dominant sur le danger nocturne, mais aussi du complexe sécuritaire de Maboneng auquel les résidents, ce que j'étais pendant trois mois, et dans une moindre mesure, les usagers, s'habituent très vite, et qui rend les limites entre Maboneng et les autres espaces plus saillantes. Cette appréhension qui n'est venue que dans un second temps était aussi un appel à prendre au sérieux la peur dans sa dimension incarnée.

La production de la peur : entre mots et corps

La marche urbaine avec Johnson, musicien qui habite à Yeoville, mais fait un atelier de djembé durant le *Sunday Market* de Maboneng, montre comment ses propres peurs, mais

aussi les peurs supposées des autres, informent son rapport à l'espace nocturne. Il accordait énormément d'importance à la distance qu'il mettait entre lui et les autres. De la sorte, son allure était marquée par des accélérations et des ralentissements successifs, en fonction de sa distance aux autres marcheurs. « *I walk far enough for the other person not to feel that I'm there. They know I'm there, they might have seen me, looking back, but they don't feel it. [...] And also, I'm a black man, I know what that means, especially here in Maboneng, especially at night. [...] I guess I don't want to be an object of fear...* »⁹. L'autre peut être vu, mais entendre ses pas près de soi, ou sentir sa présence d'une manière ou d'une autre, est perçu comme étant une source d'anxiété. L'autre proche, trop proche, est par défaut considéré comme un agresseur potentiel. Les peurs éprouvées par les marcheurs nocturnes fonctionnent ici comme vecteurs d'ajustement des distances interpersonnelles. Cependant, il ne s'agit pas seulement d'ajustement face à des attitudes corporelles, mais aussi face à des discours, comme le montre le propos de Johnson, qui sait très bien ce que son corps de jeune homme noir évoque dans des imaginaires où le danger est racialisé et genré. Les paroles supposées des autres, paroles antérieures à la marche, mais réactualisées dans la marche hantent le rapport de Johnson à l'espace. Pour le corps qui inspire la peur, en l'occurrence le corps de l'homme jeune et noir en Afrique du Sud (Houssay-Holzschuch, 2008, 2010)¹⁰, et qui en est extrêmement conscient, comme dans le cas de Johnson, l'espace urbain est traversé avec un sentiment de malaise et d'illégitimité de sa présence assez fort.

Conclusion : faire corps avec la ville, réappropriations

« L'acte de marcher est au système urbain ce que l'énonciation est à la langue... [C]'est un procès d'appropriation du système topographique par la piéton (de même que le locuteur s'approprie et assume la langue) ; une réalisation spatiale du lieu (de même que l'acte de parole est une réalisation sonore de la langue). » (de Certeau, 1980 : 148)

En tant que démarche non sédentaire, marquée par la déambulation, par l'itinérance, la marche urbaine m'est apparue comme un outil éminemment géographique, qui permettait de faire surgir des émotions en réaction aux lieux traversés, mais aussi de faire émerger des lieux produits par des émotions. Lors de la marche urbaine avec Tide, sa peur se manifestait dans son corps, en dépit de ses mots. Dans le cas de Senzelwe, ce sont les mots des autres qui actualisaient la peur en elle, par un processus d'incorporation de la peur et qui finalement produisaient un lieu propre à faire peur. Enfin, dans le cas de Johnson, la peur des autres, à la fois exprimée dans les discours et dans les corps, conditionnait son rapport à son propre corps et à l'espace urbain.

Les réactions de mes interlocuteurs et leurs retours sur cette expérience ont mis en évidence, en plus de cette dimension théorique, un apport pratique des marches urbaines. En effet, la plupart de ceux avec qui j'ai réalisé ces marches urbaines (18 au total) n'avaient jamais fait cela auparavant, et un nombre significatif s'est dit enclin à le refaire, même seuls. Alors que la peur était souvent l'émotion qui dominait leur discours pendant la marche

⁹ Je marche suffisamment loin pour que les autres ne sentent pas ma présence. Ils peuvent savoir que je suis là, ils peuvent m'avoir vu en se retournant, mais ils ne le *sentent* pas. [...] Aussi, je suis un homme noir, et je sais ce que ça signifie, surtout ici à Maboneng, surtout la nuit. [...] Je n'ai pas envie d'inspirer la peur. »

¹⁰ « La rhétorique de la protection est extrêmement racialisée, la peur du crime étant une peur de l'Autre, forcément africain, physiquement proche » (Houssay-Holzschuch, 2010 : 143).

urbaine, cette émotion ayant un caractère hégémonique dans ses manifestations, après la marche, mes interlocuteurs revenaient sur d'autres émotions, le plaisir de marcher un peu au hasard dans le quartier notamment.

Même les moments de limites fortes (comme Tide, s'arrêtant brusquement devant l'autoroute aérienne) où le marcheur fait l'expérience brutale de sa désappropriation, ou parfois tout simplement non appropriation, des espaces urbains nocturnes, apparaissent, avec le recul, plus ambigus. Faire l'expérience de l'étendue de la désappropriation, étendue insoupçonnée pour un grand nombre de mes interlocuteurs, permettait aussi paradoxalement de susciter un désir de réappropriation, voire d'appropriation tout court, vis-à-vis des espaces urbains nocturnes, assez inédit. La marche, « *technique du corps* », « *acte social* », « *instrument de composition de la ville* », devenait plus encore, « *un moyen pour le [marcheur] de s'ancrer à la ville* » (Thomas, 2007a : 15).

Bibliographie générale

- ANDERSON, J. (2004). "Talking whilst walking: a geographical archaeology of knowledge." *Area*, n°36, pp. 254-261.
- BOTTON, A. d. (2002). *The art of travel*. London: Hamish Hamilton.
- BROWN, E. et SHORTELL, T. (2014). *Walking in the European City: Quotidian Mobility and Urban Ethnography*. London: Ashgate Publishing, Ltd.
- BUREAU, L. (1996). « Géographie de la nuit ». *Liberté*, n°38, pp. 75-92.
- CASEY, E. S. (2001). "Between Geography and Philosophy: What Does It Mean to Be in the Place-World?" *Annals of the Association of American Geographers*, n°91, pp. 683-693.
- CRESSWELL, T. (1996). *In Place/Out of Place: geography, ideology and transgression*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- DE CERTEAU, M. (1980). *L'Invention du quotidien. Arts de faire*. Paris: Gallimard (réédition).
- DEMERS, M. et FOREST, F. (2008). *Pour une ville qui marche: aménagement urbain et santé*. Montréal : Ecosociété.
- DIRSUWEIT, T. (2002). "Johannesburg: Fearful city?" *Urban Forum*, n°13, pp. 3-19.
- DIRSUWEIT, T. (2007). "Between ontological security and the right difference: Road closures, communitarianism and urban ethics in Johannesburg, South Africa." *Autrepart*, n°2, pp. 53-71.
- EVANS, J. et JONES, P. (2011). "The walking interview: Methodology, mobility and place." *Applied Geography*, n°31 (2), pp. 849-858.
- FREUD, S. (1985). *L'inquiétante étrangeté et autres essais*. Paris : Gallimard.
- GROSJEAN, M. et THIBAUD, J.-P. (2001). *L'espace urbain en méthodes*. Marseille : Editions Parenthèses.
- GUILLAUME, P. (2000). *Johannesburg : Géographies de l'exclusion*. Paris : KARTHALA Editions.
- GUILLAUME, P. (2004). « La violence urbaine à Johannesburg. Entre réalité et prétexte ». *Geographica Helvetica*, n°59, pp. 188-198.
- GUINARD, P. (2010). « Regard et place d'une chercheuse blanche dans les espaces publics de Johannesburg ». *Carnets de Géographes*, n°1.
- GUINARD, P. (2014). *Johannesburg, l'art d'inventer une ville*. Rennes : PU de Rennes.
- HOUSSAY-HOLZSCHUCH, M. (2008). Géographies de la distance : terrains sud-africains. Dans T. Sanjuan (dir.), *Carnets de terrain. Pratiques géographiques et aires culturelles*, pp. 181-195. Paris : L'Harmattan.

- HOUSSAY-HOLZSCHUCH, M. (2010). *Crossing boundaries : Tome 1, Itinéraire scientifique ; Tome 2, Publications ; tome 3 : Vivre ensemble dans l'Afrique du Sud post-apartheid*. (Thèse, Université Panthéon-Sorbonne - Paris I).
- MERLEAU-PONTY, M. (1976). *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- MIAUX, S. (2008). « Comment la façon d'envisager la marche conditionne la perception de l'environnement urbain et le choix des itinéraires piétonniers: L'expérience de la marche dans deux quartiers de Montréal ». *Recherche, transports, sécurité*, n°101, pp. 327-351.
- PETITEAU, J.-Y. et PASQUIER, E. (2001). « La méthode des itinéraires: récits et parcours ». *L'espace urbain en méthodes*, pp. 63-77.
- SMITH, S. J. et PAIN, R. (2012). *Fear: critical geopolitics and everyday life*. London : Ashgate Publishing, Ltd.
- SPECK, J. (2013). *Walkable city: How downtown can save America, one step at a time*. London: Macmillan.
- THIBAUD, J.-P. (2001). La méthode des parcours commentés. Dans *L'espace urbain en méthodes*, pp. 79-99. Marseille : Editions Parenthèses.
- THOMAS, R. (2007a). La marche en ville. Une histoire de sens. *L'Espace géographique*, n°36 (1), pp. 15-26.
- THOMAS, R. (2007b). La ville charnelle. *Cosmopolitiques*, n°15, pp. 111-120.
- ZENEIDI, D. (2010). « Ce n'est pas nous qui sommes à la rue, c'est la rue qui est à nous, Pour une autre lecture de l'espace à partir des modes d'appropriation des espaces publics par les sans domicile ». *Espaces en partage et en transaction*, pp. 269-278.